



HAL
open science

Marie Isabelle (1810-1875)

Gabrielle Houbre

► **To cite this version:**

Gabrielle Houbre. Marie Isabelle (1810-1875). Amazones, Actes Sud, 2024, 978-2-330-18920-4. hal-04715250

HAL Id: hal-04715250

<https://hal.science/hal-04715250v1>

Submitted on 3 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MARIE ISABELLE

(1810-1875)

Marie Isabelle s'est distinguée durant le Second Empire (1852-1870) comme professeure d'équitation, inventrice d'une méthode pour dresser les chevaux de troupe, puis cofondatrice et directrice d'un vaste établissement hippique. En soi, ces activités suffiraient à la rendre unique dans un siècle qui préfère garder les femmes au sein du foyer, plutôt que de les laisser exprimer des compétences autres, *a fortiori* lorsqu'elles sont susceptibles de les mener à des responsabilités éminentes. Plus singulier encore, le dynamisme entrepreneurial de Marie Isabelle, loin de reposer sur un nom prestigieux et une fortune de naissance, se conjugue avec des origines populaires et des débuts modestes qu'elle a soigneusement tenus dans l'ombre.

Marie Stéphanie Simonin est en effet née à Metz le 16 mai 1810 d'un père cordonnier et d'une mère issue d'artisans vitriers. On ne sait rien de probant sur sa jeunesse, sinon qu'à partir de 1834 elle possède un commerce de modes à Paris, sans que l'on sache comment elle s'est procuré ce fonds. La jeune femme améliore son statut social en 1836 lorsqu'elle épouse Étienne-Grégoire Isabelle (1797-1856), rejeton désargenté d'une bonne famille de la bourgeoisie havraise, employé au ministère de l'Instruction publique. Le contrat de mariage, conclu sous le régime de la séparation de biens, permet à la désormais Mme Marie Isabelle d'accéder à la respectabilité qui s'attache aux femmes mariées, tout en conservant l'économie de ses biens.

Nourrissant, selon ses propres mots, une "grande passion pour la science du cheval et l'art de l'équitation", protégée par le prince Jérôme Napoléon selon quelques-uns de ses détracteurs, elle prend des leçons auprès de Victor Franconi, du vicomte de Montigny, du comte Savary de Lancosmes-Brèves ou de Jules-Charles Pellier, autant de professeurs renommés qui façonnent une culture équestre à la jeune modiste.

Elle met alors au point une méthode inspirée par Baucher qui aspire à dresser plus vite et mieux les chevaux de troupe, grâce à un surfaix surmonté d'une tige à anneaux permettant d'enrêner le cheval de façon graduelle. En 1852, désireuse de tirer profit de ses talents de dresseuse et après avoir donné mandat à son époux pour gérer sa boutique de mode, elle part pour la Russie de Nicolas I^{er} en passant par la Vienne du prince de Liechtenstein. Parvenue en avril 1853 à Saint-Petersbourg, elle donne des leçons de haute-école et de dressage avant d'être invitée à expérimenter sa méthode devant le tsar

— avec succès si l'on en croit le récit qu'elle donne dans son introduction à sa méthode en 1858.

De retour à Paris dans un contexte de guerre de Crimée, elle s'appuie sur de hauts patronages comme celui du général Fleury, proche conseiller de Napoléon III, pour convaincre l'armée française d'acheter sa méthode moyennant une coquette somme.

Seule femme à être embauchée par l'armée au XIX^e siècle, elle se voit dotée du même salaire qu'un colonel pour l'enseigner à l'École de cavalerie de Saumur. Elle la rejoint en novembre 1854 et y affrontera une hostilité grandissante. L'illustre comte d'Aure, notamment à la tête du célèbre manège pas encore surnommé "Cadre noir", fut tellement humilié à l'idée de voir cette femme et roturière commander ses écuyers à sa place qu'il préféra se mettre en congé plutôt que de la recevoir.

L'odyssée de Marie Isabelle dans ce territoire masculin tourna court : excédé par les querelles opposant les militaires à la dresseuse, qui rendait coup pour coup, le ministre de la Guerre écourta sa mission et la rappela à Paris en avril 1855. D'Aure, coupable de correspondances injurieuses, fut contraint à la démission en juillet 1855 pour éviter la radiation.

Résiliente et déterminée, Marie Isabelle réussit ensuite à intéresser l'armée anglaise — soit avec la Russie et la France, trois des principales puissances mondiales — à sa méthode et fut invitée au dépôt de cavalerie de Maidstone pour en démontrer les mérites, de l'hiver 1855 à juin 1856. Elle tira, là aussi, une forte somme de sa méthode.

À partir de 1864, Marie Isabelle se lança dans la création et l'exploitation du haras de Saint-James, près de l'hippodrome de Longchamp, associant dans un ambitieux complexe hippique l'élevage, la pension et le dressage de chevaux, les leçons d'équitation pour les deux sexes et la formation des cochers.

Elle perd tous ses biens dans la faillite de l'exploitation en octobre 1865 et ne dispose, désormais pour vivre, que de sa modeste pension de veuve d'un employé du ministère de l'Instruction publique. Atteinte d'une maladie neurologique à partir de 1870, elle tombe dans une misère extrême. En 1874, désespérée, elle tente en vain d'obtenir quelque argent en envoyant au ministère de la Guerre une nouvelle version de sa méthode du surfaix-cavalier.

Après avoir connu les fastes d'une étonnante ascension sociale et les affres de la déchéance, elle meurt à Paris le 15 septembre 1875, à l'hôpital des pauvres, comme avant elle sa mère et son père.

Gabrielle Houbre